
OPERA DE LILLE

Leos Janáček (1854-1928)

Le Journal d'un disparu - Livret

I.

J'ai rencontré une jeune tzigane,
sa démarche était comme celle d'une
biche,
deux tresses noires pendaient sur sa
poitrine
et ses yeux étaient un abîme sans fond.
Elle me jeta un long regard profond,
et disparut, sautant par-dessus un tronc.
Ainsi, elle est restée dans ma
tête toute la sainte journée.

II.

La noire tzigane
tourne autour de notre maison.
Qu'est-ce qui la retient ici,
pourquoi ne part-elle pas au loin ?
Je serais plus gai, je crois,
si elle voulait partir ;
j'irais tout de suite
prier à l'église.

III.

Des lucioles dansent
sur la digue.
A la tombée de nuit,
quelqu'un s'y promène.
N'attends pas, je ne sortirai pas,
je ne me laisse pas séduire,
un jour, ma pauvre petite mère en
pleurerait.
La lune se couche,
on ne voit plus clair,
quelqu'un se tient debout
près de notre grange.
Deux petites lumières
brillent dans la nuit noire.
Mon Dieu, mon Dieu !
Venez à mon secours !

IV.

Déjà de jeunes hirondelles
pépient dans leur nid,
j'ai couché toute la nuit
comme sur un lit de camp.
Déjà l'aube
apparaît au ciel,
j'ai couché toute la nuit
comme nu dans des ronces.

V.

Que c'est pénible de labourer,
j'ai si peu dormi,
et lorsque je m'endormais,
c'est d'elle que je rêvais.

XI.

L'odeur du sarrasin fleuri

VI.

Ohé! Mes bœufs gris,
labourez attentivement,
ne vous tournez point
du côté de la charmille !
Ma charrue saute
sur la terre dure,
un tablier bariolé par moments
luit à travers les feuillages.
Que celle qui m'attend,
se change plutôt en pierre,
ma pauvre tête malade
n'est qu'une flamme.

VII.

J'ai perdu une chevillette
de mon essieu,
attendez, mes petits bœufs,
que j'en fasse une nouvelle.
J'irai la chercher, là,
dans la charmille.
Personne n'échappera
à sa destinée.

VIII.

Ne regardez pas tristement
vers la lisière, mes petits bœufs,
n'ayez pas peur,
je ne me perdrai pas !
La noire Zefka est là,
debout, dans la charmille,
dans ses yeux sombres
tremblent des étincelles.
N'ayez pas peur !
Même si je l'approche,
je saurai tenir tête
à ses yeux ensorceleurs.

IX.

« Bonjour, petit Janik,
sois le bienvenu dans la forêt !
Quel bon vent ici t'amène ?
Sois le bienvenu, petit Janik !
Qu'as-tu donc à rester comme ça,
blême, immobile,
aurais-tu peur de moi ? »
« Ma foi, je n'ai nulle raison
d'avoir peur de quiconque,
je ne suis venu
que pour couper une chevillette ! »
« Ne coupe pas, Janik,
ne coupe pas de chevillette,
mais écoute plutôt
une chanson tzigane! »

XVI.

Qu'ai-je donc fait ?

TROIS VOIX DE FEMMES

Elle joignit ses mains,
elle chanta tristement
et sa morne chanson
remuait son cœur.

X.

O Dieu lointain, Dieu immortel,
pourquoi avoir donné la vie au tzigane ?
Est-ce pour qu'il erre sans but à travers
le monde,
pour qu'on le chasse toujours plus loin ?
« Mon petit Janik,
entends-tu le trille des alouettes ? »

TROIS VOIX DE FEMMES

Et sa morne chanson
remuait son cœur.

« Assieds-toi donc à côté de la tzigane !
»

O Dieu puissant ! Dieu de miséricorde !
Avant que je meure dans le monde
désert,
ô, fais-moi connaître la vérité, donne-
moi sentir !

TROIS VOIX DE FEMMES

Et sa morne chanson
remuait son cœur.

« Tu demeures là, toujours debout,
comme une statue de sel,
il me semble bien
que tu as peur de moi.
Assieds-toi plus près,
ne te mets pas si loin,
serait-ce ma couleur
qui te fit peur, malgré tout ?
Je ne suis pas si noire
qu'il te le semble,
là, où le soleil n'entre pas,
mon corps est différent. »

TROIS VOIX DE FEMMES

Elle ouvrit un petit peu
la chemisette sur sa poitrine,
et tout mon sang
afflua à ma tête.

XX.

J'ai une jolie aimée,

OPERA DE LILLE

arrive jusqu'au bois.
« Veux-tu voir, Janik,
comment dorment les tziganes? »
Elle cassa une petite branche,
prit une pierre et la jeta.
« Voilà, mon lit est fait »
dit-elle en riant.
« La terre est mon oreiller,
le ciel ma couverture,
et les mains, froidies par la rosée,
je les réchauffe dans mon giron."'
Elle était couchée par terre,
elle n'avait qu'une petite jupe,
et ma pauvre vertu
pleurait à chaudes larmes,

XII.
Une charmille sombre,
une source froide,
une tzigane noire,
de petits genoux blancs :
tant que je vivrai
je n'oublierai ces quatre choses.

XIII.
Piano seul

XIV.
Le soleil monte,
l'ombre devient plus courte.
Oh ! Qui me rendra
ce que j'ai perdu ?

XV.
Mes petits bœufs gris
qu'avez-vous à me regarder ?
Vous n'allez donc pas
trahir mon secret ?
Si vous me trahissez, je n'épargnerai
pas mon fouet
et vous, mes petits bœufs,
vous vous en repentirez !
Mais la pire des choses,
ce sera à midi,
rentré à la maison,
comment regarderai-je aux yeux de
maman ?

Quelle terrible pensée !
Si je devais dire à
une tzigane : « maman ».
À une tzigane : « maman »,
à un tzigane : « père »,
non ! je préférerais me couper le petit
doigt !
Une alouette s'élève
au-dessus de la coudraie,
personne ne pourra plus
consoler mon cœur attristé

XVII.
Personne n'échappe
à sa destinée.
Je cours maintenant souvent
le soir, vers les charmilles.
Que vais-je faire ? J'y cueille des
fraises.
Il suffit de soulever une petite feuille,
on goûte de la félicité.

XVIII.
Je ne songe maintenant qu'à une
chose,
c'est quand viendra le soir,
à pouvoir passer
toute la nuit avec Zelka.
J'ai l'envie de couper la
tête à tous les coqs
pour les empêcher
d'appeler l'aurore.
Puisse la nuit durer
toute l'éternité
pour que je puisse aimer
jusqu'à l'éternité.

XIX.
Une pie vole, vole,
bat des ailes.
On a volé à ma sœur
une chemise qui séchait à la grille.
Oh, si elle savait
qui l'a volée,
elle ne voudrait plus jamais
m'adresser la parole.
Oh mon, Dieu, mon Dieu,
combien je suis changé,
combien sont différentes
les pensées de mon cœur !
Ma tête a oublié
toutes les prières,
comme si l'on comblait
une fosse de sable !

mais déjà sa chemisette
de toile écru
lui monte au-dessus des genoux.

XXI.
Mon cher papa,
comme vous vous trompez,
si vous croyez que je prendrai
la jeune fille que vous me choisirez !
Qui a commis une faute,
qu'il expie son péché !
Moi, non plus, je ne veux pas
éviter mon sort.

XXII.
Adieu, mon pays natal.
adieu, mon village !
Il ne me reste plus
que de me séparer à jamais de vous.
Adieu, mon petit père,
et vous, chère maman,
adieu, ma petite sœur,
petite fleur de mes yeux !
Je vous caresse les mains,
je vous prie de me pardonner,
pour moi, il n'y a plus
de retour possible.
Je veux tout faire
ce que mon destin commande.
Zefka m'attend,
mon fils dans ses bras !

Traduction Hanus Jelínek (1930)